

3363

Magan

N^{os} 91-93.

Prix : 15 francs.

EXTRAIT

REVUE

DE

SYNTHÈSE HISTORIQUE

DIRECTEUR : **HENRI BERR**

TOME XXXI

(Nouvelle Série. — Tome V)



PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

12, RUE SAINTE-ANNE

1920

Bibliothèque Maison de l'Orient



132650

SOMMAIRE DU TOME XXXI

- La synthèse en Histoire littéraire : Littérature comparée et Littérature générale**, par P. VAN TIEGHEM.
Les origines naturelles de l'Homme, par J. DE MORGAN.
La théorie de la Constitution dans la Philosophie politique indienne, d'après M. Benoy Kumar Sarkar, par P. MASSON-OURSEL.
Le Bolchévisme expliqué par l'état social de la Russie, avec une Bibliographie, par PIERRE CHASLES.

REVUES CRITIQUES

- Quelques ouvrages récents relatifs à l'Histoire du Néoplatonisme**, par P. MASSON-OURSEL.
L'ordonnance de 1315, le servage et les rois capétiens, à propos d'un livre récent, par LUCIEN FEBVRE.
Quelques publications relatives au seizième siècle français, par LUCIEN FEBVRE.
Revue d'Histoire des sciences et d'Histoire de la philosophie dans ses rapports avec les sciences (année 1920), par ABEL REY.
La méthode en Histoire de l'art, à propos d'un livre récent (suite), par LOUIS HOURTICQ.

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

- Le centenaire de l'École des Chartes** (GEORGES HUISMAN).
La civilisation carthaginoise, d'après M. Stéphane Gsell (VICTOR CHAPOT).
M. Flach et les origines de l'ancienne France (MARC BLOCH).
La question Danton (GEORGES HUISMAN).
Notes de lectures. — Notes d'orientalisme. Notes d'Histoire religieuse. Statistique et démographie.
La Vie scientifique.

Tables du tome XXXI.

LA

REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE

comprend trois parties :

1° Des ARTICLES DE FOND (théorie de l'histoire; histoire de l'histoire; organisation du travail; essais de synthèse; problèmes et controverses);

2° Des REVUES : Revues générales (inventaire périodique du travail fait et à faire dans les divers domaines de l'histoire); Revues régionales (les Régions de la France); Revues critiques (les résultats nouveaux de synthèse érudite et de synthèse scientifique, à propos des principales publications récentes);

3° Des NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS (notes de lecture; vie scientifique; questions d'enseignement; correspondance...).

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

*12, RUE SAINTE-ANNE — PARIS

Le bureau de rédaction est ouvert le jeudi de 5 heures à 6 heures 1/2.

LES ORIGINES NATURELLES DE L'HOMME

Bien que, depuis un siècle, les études relatives à l'histoire naturelle aient fait faire à nos connaissances de grands progrès, bien qu'elles nous aient révélé des merveilles, ouvert un monde nouveau, dans toutes les branches de ces sciences, les faits demeurent isolés; et c'est en vain qu'on leur demanderait de trahir les secrets de l'origine de la vie, en vain même qu'on attendrait d'eux la révélation de ce merveilleux enchaînement dont les lois ont amené la formation de la flore et de la faune des temps que nous vivons. Les naturalistes les plus versés dans la connaissance des animaux vivants et fossiles sont d'accord pour reconnaître qu'il existe entre les groupes divers trop de lacunes pour qu'on puisse admettre le passage insensible d'espèces à espèces, de genres à genres, de familles à familles; cependant il reste dans l'esprit l'intuition d'un enchaînement dans les formes, dans les organes, dans les divers éléments vitaux des êtres. En paléontologie, nous nous trouvons, pour chacune des périodes géologiques, en face de faunes distinctes, caractéristiques de leur âge, n'offrant avec celles qui les ont devancées, ou qui leur succèdent, que de très larges liens de parenté. Il semblerait qu'après chacune de ces époques il se soit produit un cataclysme, détruisant ce qui était, et une nouvelle création, réorganisant le monde sous des formes jusqu'alors inconnues, mais d'après un plan d'ensemble constant. Les époques diverses se relient l'une à l'autre non pas par des êtres dont la vie se serait poursuivie d'une phase à une autre, mais par l'allure générale des flores et des faunes, par des espèces dites de remplacement.

Chacune des apparitions de nouvelles formes est précédée d'un hiatus, d'une lacune que nous ne pouvons pas attribuer à l'insuffisance de nos connaissances, mais qui est réelle, constatée à l'origine de toutes les faunes, dans tous les terrains et sur toute la surface du globe.

« J'ai peine à croire, disait en 1873 d'Omalins d'Halloy dans sa belle étude sur le transformisme, que l'Être tout puissant, que je considère comme l'auteur de la nature, ait, à diverses époques, fait périr tous les êtres vivants, pour se donner le plaisir d'en créer de nouveaux, qui, sur les mêmes plans généraux, présentent des différences successives, tendant à arriver aux formes actuelles. »

Que s'est-il passé lors de chacun des changements de faune ? Nous l'ignorons et c'est à peine si nous sommes à même d'émettre des hypothèses. Les climats se sont-ils modifiés ? oui, dans certains cas ; la composition de l'atmosphère a-t-elle changé ? c'est à croire ; des fluides ignorés sont-ils venus influencer les conditions de la vie ? nous n'en savons rien encore. Tout ce que nous pouvons affirmer est que le plan général suivant lequel l'existence des êtres s'est développée, bien que se présentant par échelons, est d'une admirable continuité, et c'est de cette continuité même qu'est née, dans l'esprit des naturalistes, la conception du transformisme.

Si, des considérations d'ensemble, on passe à l'étude des détails, si l'on considère isolément un groupe quelconque d'animaux, on se trouve encore en face d'une évolution saccadée, sans transition absolument continue entre les formes. Dans un même groupe, chacune des périodes géologiques est caractérisée par un faciès très spécial, dans la plupart des cas, d'autant plus net à percevoir que le groupe envisagé est plus élevé dans l'ordre zoologique. Aucun paléontologiste ne confondra une forme oolithique des céphalopodes, par exemple, avec un mollusque de cette famille appartenant aux terrains jurassiques supérieurs ou crétacés inférieurs, bien que les aspects qu'on rencontre dans un même faciès soient des plus variables et variés. La forme spécifique est même parfois presque insaisissable, comme l'a fait observer Barrande pour les Orthocéras et les Cyrtocéras. Personne ne confondra un poisson du silurien avec un autre vivant encore de nos jours, bien que nous connaissions bon nombre de poissons osseux habitant certaines de nos rivières, le sterlet entre autres, ayant conservé les caractères des groupes les plus anciens. Les liens qui unissent ces deux extrêmes au travers de toute la durée des temps géologiques ne nous apparaissent pas d'une manière continue, ils sont rompus par la multitude des hiatus paléontologiques, et cependant nous sentons que ceux dont l'observation nous échappe ont existé.

Si de l'étude des familles et des genres nous descendons à celle

de l'espèce, les mêmes obstacles viennent encore se dresser sous nos pas. L'espèce ? comment la peut-on caractériser d'une manière nette, précise, indiscutable, applicable à tous les êtres actuels ou fossiles, animaux ou végétaux, à tout ce qui possède la vie ? En réalité il y a espèce différente quand deux êtres ne peuvent se reproduire et fonder une descendance continue ; mais comment apprécier ce caractère ? Il est très difficile de le faire pour les animaux vivants, et pour les fossiles c'est de toute impossibilité. Nous en sommes donc réduits aux formes extérieures qui ne fournissent pas d'arguments sûrs, indiscutables ; aussi pour beaucoup des espèces acceptées par les naturalistes, demeurons-nous dans le doute.

Et, cependant, dans certaines branches de la zoologie, ce ne sont pas les matériaux qui manquent, fossiles et vivants. Ils sont le plus souvent innombrables, pour certaines classes d'animaux dont les parties dures ont survécu aux injures des temps. Il en est ainsi pour les mollusques, les polypiers, les bryozoaires, les foraminifères, alors que pour les êtres d'ordre plus élevé, notre documentation est bien moins riche, parce que d'une part les grands animaux ont toujours été beaucoup moins nombreux que les petits, et aussi parce que la conservation de leurs restes osseux ne s'est pas également bien opérée dans tous les terrains. Il en résulte que si nous rencontrons de fréquentes lacunes dans l'évolution des êtres inférieurs, ces lacunes deviennent plus nombreuses et plus profondes encore quand nous envisageons les poissons, les sauriens, et que, pour les mammifères, nous en sommes réduits, sauf pour les temps les moins anciens, à des matériaux isolés ou réunis par groupes, mais sans liens géologiques, par suite zoologiques.

Considérons, par exemple, la famille des Pachydermes, avec ses nombreux genres, que voyons-nous ? une série de formes qui, tout en montrant des liens généraux de parenté, diffèrent les unes des autres sans que nous ayons de traces des intermédiaires les unissant. Ce sont des êtres séparés, vivant côte à côte ou successivement, dont nous ne connaissons pas l'ancêtre commun, bien que nous ayons l'intuition que cet ancêtre a existé. L'Anthracotherium, avec ses molaires de cochon à la mâchoire inférieure, le Lophiodon du Falunien, avec ses dents si spéciales, le Chéropotamus dont la dentition est intermédiaire entre celle des Pécaris et celle des Hippopotames, le Tapir aux formes si spéciales, l'Hippopotame au pied

fourchu, le Rhinocéros, etc... sont des parents éloignés des Éléphas ; mais nous ne connaissons rien de leur généalogie. D'ailleurs a-t-on jamais trouvé les intermédiaires entre les éléphants fossiles et ceux qui vivent encore de nos jours tant en Afrique que dans l'Asie méridionale ? Non.

Il serait aisé d'étendre très longuement ces considérations sur la pauvreté de notre documentation en ce qui concerne l'évolution du monde animal ; mais je crois en avoir assez dit pour montrer combien sont épaisses encore les ténèbres qui enveloppent nos connaissances. Notre ignorance tient à bien des causes ; en dehors des hiatus paléontologiques, elle est due à l'inégalité d'aptitude des milieux à la conservation des documents, et à l'insuffisance de nos investigations. C'est à peine, en effet, si l'occident de l'Europe est exploré, s'il a révélé les secrets qu'il conserve dans ses couches géologiques et, sauf en quelques rares points, le reste du monde est encore vierge de recherches conduites scientifiquement. On conçoit donc sans peine que nos connaissances zoologiques soient encore dans l'enfance en ce qui concerne les grandes lois de l'évolution des êtres.

En résumé, nos efforts de plus d'un siècle sont parvenus à faire connaître en zoologie une multitude de faits dont on a pu tirer une classification rationnelle des animaux vivant de nos jours ou ayant vécu dans les temps géologiques ; mais, dans la plupart des cas, ces faits sont sans liens positifs continus entre eux. Toutefois, de l'ensemble de ces constatations il résulte l'intuition, pour tout naturaliste, que de grandes lois ont présidé au développement de la vie sur le globe, lois dont nous sommes encore incapables de préciser les termes, dont la complication dans les détails de l'application est certainement extrême ; mais que préside et dirige une pensée simple, une volonté inflexible, dont les manifestations sont aussi vieilles que le monde : qu'on la nomme Divinité ou Forces naturelles, cette pensée n'a jamais varié.



Si les animaux d'ordre supérieur n'ont laissé que fort irrégulièrement de leurs traces dans les couches géologiques, si par suite nous constatons dans nos connaissances d'importants hiatus, ces lacunes ne sont rien en comparaison de celles que nous rencon-

trons dans l'étude de notre propre histoire naturelle, dans celle de ces hominiens, dont certains sont peut-être nos ancêtres, qui ont vécu sur notre sol.

Pour l'étude de l'homme fossile nous ne disposons pas, comme pour celle des animaux, d'ossuaires généreux en documents, analogues à ceux de Pikermi, de Maragha, de Gafsa, du Quercy, des mauvaises terres de l'Amérique du Nord, de la Patagonie, etc... Nous ne possédons que de rares débris isolés et quelques squelettes complets appartenant à divers âges et à différents pays, documents qu'il n'est pas exagéré de qualifier de sporadiques, par rapport aux séries zoologiques nombreuses, compactes et bien datées, géologiquement s'entend, que renferment les vitrines de nos musées. Dès lors les observations que je viens de formuler au sujet des incertitudes de l'évolution prennent plus de force, quand nous nous trouvons devant une branche dans laquelle les données positives sont plus pauvres encore que pour la plupart des groupes animaux.

Les écrits sur nos origines physiques sont innombrables, certains présentent une grande valeur scientifique, mais beaucoup aussi, fort malheureusement, sont imprégnés d'idées préconçues et, de ce fait, ne méritent aucune confiance. Il faut le dire nettement, afin que le public ne s'y méprenne pas. L'ascendance simiesque possible, très probable même, de l'homme a été exploitée très largement dans un but extra-scientifique. Dès lors les passions et les intérêts entrant en jeu, la mauvaise foi s'est montrée dans la lice, on a émis des hypothèses hasardées, et bientôt ces hypothèses ont été acceptées, par les gens ignorants, et par ceux intéressés à le faire, comme des vérités qui, à défaut de preuves scientifiques, s'appuyaient sur des noms d'hommes connus.

Cette manière d'envisager l'étude des origines humaines n'a pas seulement été préjudiciable à l'instruction du public, elle a été très fâcheuse pour cette branche de la science elle-même, en introduisant la passion dans les discussions.

C'est dans un esprit purement scientifique, très élevé, que M. Marcellin Boule, le savant professeur de paléontologie du Museum d'histoire naturelle de Paris, vient de faire paraître son livre *Les hommes fossiles*. Cet ouvrage, le plus complet et le mieux documenté qui jamais ait été publié en aucune langue sur la matière, expose avec une clarté mathématique, en cinq cents pages, l'état

de la question ; l'auteur y discute en géologue et en paléontologiste chacune des découvertes de restes humains d'époque quaternaire, critique, avec une juste sévérité, la valeur des divers documents au point de vue de l'authenticité, de la position stratigraphique, et, par conséquent, à celui de la chronologie relative : puis, en zoologiste très avisé, il examine les ossements, discute de leurs aptitudes, de leurs caractères, les compare entre eux et avec ceux des simiens, montrant leurs analogies et les différences qui les en séparent.

Jamais étude plus consciencieuse et plus savante n'a été écrite sur ce sujet.

Puis paraît le zoologiste, et cette intuition, dont j'ai parlé plus haut, qui sommeille dans l'esprit de tout naturaliste, quant à l'évolution des êtres. M. M. Boule entre alors dans les hypothèses transformistes, les développe, en adoucissant parfois quelque peu ses sévérités à l'égard de certaines documentations qu'il a jugé être discutables. L'exposé est clair, net, nous montre ce que l'auteur pense qu'on enseignera à l'avenir dans cette chaire de l'Institut de paléontologie humaine, fondé ces derniers temps par le Prince Albert de Monaco et dont M. Boule est le premier directeur. Souvent, surtout dans les conclusions, l'hypothèse coudoie le document scientifique ; mais jamais elle ne se confond avec lui et toujours il est aisé de discerner entre le fait prouvé et l'explication supposée.

Ce livre est venu à propos de l'inauguration de l'Institut de paléontologie humaine (29 déc. 1920), alors que S. A. S. le Prince Albert faisait don à la France de cet établissement scientifique, émule de l'Institut océanographique, que notre pays doit également à la générosité du grand protecteur des sciences.

C'est une tâche superbe que celle à laquelle le Prince a consacré ses loisirs et sa fortune, celle de créer des centres pour développer les études sur la vie dans les profondeurs des océans, sur celle de nos ancêtres, les premiers hominiens venus en ce monde. A quatre siècles de distance, deux souverains de la Provence auront éclairé leur temps du jour brillant du goût et de l'esprit : on a vu l'âge d'or des troubadours, des poètes, des musiciens, des arts, en un mot, à la cour du roi René, et nous assistons aujourd'hui à celui des sciences, de la recherche des grands problèmes de la vie, à celle du Prince Albert : chacun de ces bienfaiteurs de la pensée agissant d'après l'esprit de son temps.

Certes l'Institut de paléontologie humaine jouera un grand rôle

dans notre science de l'avenir ; c'est là que se concentreront les archives de l'humanité primitive, là que viendront discuter les anthropologistes de tous les pays. C'est de cette maison de la science que sortira, il le faut espérer, la solution du plus troublant des problèmes que puisse se poser l'humanité. Mais, pendant longtemps encore, les documents s'accumuleront avant qu'on soit en droit de tirer des conclusions d'ordre général ; car ce n'est pas seulement la France ni l'Europe qu'il convient d'explorer ; c'est le monde entier : soit que l'homme n'ait eu qu'un seul berceau, soit que plusieurs familles d'hominien fussent apparues à des époques diverses et en différents pays. Il faut avant tout réunir les matériaux susceptibles [d'aider à résoudre la question, et ce n'est pas là l'œuvre d'un jour.

* * *

« Nous savons à n'en pas douter, dit Quatrefages, dans ses *Hommes fossiles et hommes sauvages* (1884), qu'envisagé au point de vue anatomique et physiologique, l'homme n'est autre qu'un mammifère, rien de plus, rien de moins. Dès que les mammifères ont pu vivre à la surface du globe, l'homme a pu y vivre avec eux. »

Malheureusement, nous ne possédons pas pour nos études sur les hominiens de matériaux fossiles aussi abondants que ceux dont nous disposons pour nous aider dans nos recherches sur les autres groupes zoologiques. Les fossiles humains sont extrêmement rares et leur antiquité est peu reculée, notre documentation ne comprend donc que des témoins isolés de la dernière phase de l'évolution humaine antérieure aux temps historiques, elle ne remonte pas au delà de la période géologique dite pleistocène ou quaternaire ; car nous ne possédons aucune trace de l'homme dans les couches tertiaires, quoi qu'en aient pu dire certains auteurs qui, guidés par cette intuition zoologique dont j'ai parlé plus haut, ont abandonné leur esprit à des tendances imaginatives, négligeant d'appuyer leurs déductions sur des bases vraiment scientifiques.

La grande rareté des fossiles humains est due à des causes multiples, dont quelques-unes nous apparaissent, mais dont la plupart nous échappent.

Tout d'abord, il est à penser que, dans les origines, les homi-

niens étaient peu nombreux sur la surface du globe, que, comme tous les animaux, ils vivaient en colonies, dans des habitats spécialement favorables à leur développement, et que, par suite, leurs restes les plus anciens n'existent que dans des gisements particuliers, qui n'ont pas encore été découverts. Certains groupes voisins de l'homme, comme celui des primates, se trouvaient sur la terre, dans les mêmes conditions de rareté, tandis que d'autres familles, celle des équidés, des bovidés, des pachydermes, par exemple, qui vivaient en grands troupeaux, ont pu laisser dans les régions qu'elles habitaient de grands ossuaires, quand ces débris se sont trouvés dans des conditions favorables de conservation.

Il ne faut pas oublier que, soumis aux injures atmosphériques ou bien enfouis dans des terrains aux réactions acides, les os disparaissent rapidement et que c'est seulement dans les milieux neutres ou basiques qu'ils se conservent. Il n'est pas rare, quand on fouille des nécropoles antiques, de ne plus rencontrer que d'informes fragments du squelette, parfois même les dents seulement, dont l'émail a résisté aux agents chimiques.

Dans le fond des mers, la fossilisation s'effectue d'une façon toute différente, les animaux morts s'enlisent dans les sédiments, et là, leurs formes se moulent sous une pression parfois très considérable. Puis interviennent les réactions chimiques. Dans les milieux basiques, toutes les parties carbonatées ou phosphatées se conservent, alors que les réactions acides dissolvent ces substances ; parfois même elles font disparaître toute trace du corps : en d'autres cas, elles remplacent les substances dissoutes par d'autres de matières diverses ou ne laissent subsister que l'empreinte. La fossilisation dans le fond des mers se trouve donc dans des conditions bien plus favorables que celle qui s'opère à la surface des terres émergées.

Cependant, dans certains cas, dans les cavernes des pays calcaires entre autres, les conditions de conservation sont extrêmement favorables ; là, grâce aux infiltrations d'eau saturée de carbonate de chaux, il se forme une sorte de poudingue comprenant les débris de toute nature dans un ciment de même composition que les stalactites, c'est-à-dire de carbonate de chaux. Ailleurs, dans les cavernes dépourvues d'infiltration abondante, l'humidité demeure basique et protège les ossements contre les influences acides de l'atmosphère, sans qu'il y ait toutefois forma-

tion de conglomérat. Dans les alluvions, les nombreux ossements qu'on rencontre doivent en général leur conservation à la substance phosphatée qu'ils renferment. Mais il faut bien songer que nous ne possédons qu'une très faible partie des os qui, primitivement, sont entrés dans ces graviers, et que pour la plupart, ces vestiges ont été dissous.

Aux causes de disparition des fossiles humains, dont je viens de parler, il faut joindre l'érosion des terres végétales qui, dans tous les temps géologiques, a été presque générale. A peine connaissons-nous quelques traces d'humus des époques antérieures aux formations tertiaires et, pour cette dernière période, nous ne sommes guère renseignés que par les dépôts lacustres dans lesquels les courants d'eau douce ont apporté les restes des êtres qui vivaient à la surface des terres. C'est ainsi que se sont formés les ossuaires de la Tunisie (Gafsa), de la Grèce (Pikermi), de la Perse (Maragha), etc..., les dépôts fossilifères de Sansan (Helvétien), de Rilly-la-Montagne (Éocène infr), les calcaires lacustres de la Beauce (Miocène), etc...

Si l'homme avait été en nombre à ces époques tout comme les autres animaux, à coup sûr on rencontrerait ses restes : mais jusqu'à ce jour, aucune découverte de squelette humain n'a été faite dans les grands ossuaires des temps tertiaires, et l'on en a déduit que les hominiens n'existaient pas avant le quaternaire. Assurance insoutenable au point de vue scientifique : car elle n'est basée que sur des arguments négatifs. Le plus ancien hominien connu appartenant à la base du pleistocène, et montrant un développement très voisin du nôtre, il tombe sous le sens que cet être a eu des parents, une ascendance qui forcément vécut à l'époque pliocène, pour le moins ; d'ailleurs les squelettes appartenant au groupe zoologique le plus voisin de celui des hominiens, à celui des animaux qui vivent dans les mêmes conditions que l'homme, les simiens, bien que se montrant dès les temps tertiaires, sont d'une extrême rareté dans les ossuaires et cette rareté porte à penser soit qu'à ces époques les singes étaient peu nombreux, soit que nous ne connaissons pas encore leurs principaux habitats. Il en peut être ainsi pour les hominiens. Peut-être même les précurseurs de l'homme quaternaire, doués comme les singes d'une intelligence supérieure et armés pour la fuite, se sont-ils soustraits aux cataclysmes, à la suite desquels se sont formés les grands

ossuaires, ce sont là des hypothèses vers lesquelles on est entraîné quand on cherche à s'expliquer la rareté des fossiles humains dans les temps quaternaires, et leur absence jusqu'ici constatée dans les restes de la faune tertiaire parvenus jusqu'à nous.

Quant à l'âge des vestiges humains dont nous disposons, pour chacun des cas particuliers il a été l'objet d'études très approfondies, très minutieuses et de discussions parfois passionnées. M. Boule, dans son livre, expose en toute sécurité, pour chacune des découvertes, l'état de la question : il discute avec une science profonde de la stratigraphie et de la paléontologie, les opinions des divers savants, rejette toutes celles qui ne reposent pas sur des bases rigoureusement scientifiques, et réduit ainsi à un petit nombre les documents vraiment probants. Cet examen s'imposait ; car les théories les plus exagérées avaient cours dans certains ouvrages, s'appuyant sur des données fréquemment erronées, souvent d'authenticité discutable. Mais il fallait que cette analyse fût faite par un esprit libre de tout parti pris, poussant jusqu'aux dernières limites le respect de la vérité.

« Nous connaissons aujourd'hui deux types d'hominiens fossiles, au moins, qui, par leurs caractères ostéologiques, se placent nettement au-dessous des types actuels et présentent un ensemble de traits morphologiques par lesquels ils s'éloignent moins des singes que le bloc des hommes nos contemporains. » M. Boule dit : Ces types sont :

L'*Homo Heidelbergensis*, qui remonte à l'aurore des temps quaternaires, dont nous ne possédons que la mandibule. Les dents sont celles de l'*Homo Sapiens* ; l'os maxillaire pourrait être pris pour celui d'un singe anthropoïde.

L'*Homo Neanderthalensis*, qu'on trouve accompagné des restes de l'industrie moustérienne, ce type descendant peut-être de l'homme d'Heidelberg, mais peut-être aussi d'une forme encore inconnue et plus ancienne appartenant également à la base du quaternaire. « Cet être réunit dans l'organisation de son squelette et de son encéphale non seulement la plupart des caractères pithécoïdes que nous rencontrons épars chez quelques

représentants de l'humanité actuelle, mais aussi des traits d'infériorité inconnus chez ces derniers. » Les squelettes presque entiers et bien conservés de la Chapelle-aux-Saints et de la Ferrassie ont permis une étude approfondie de ces hominiens. Voici la diagnose du type néanderthalien résultant de ces travaux, d'après M. M. Boule.

« Corps de petite taille, très massif, tête très volumineuse, à partie faciale très développée par rapport à la partie cérébrale. Indice céphalique moyen. Crâne très aplati; arcades orbitaires énormes formant un bourrelet continu; front très fuyant; occiput saillant et comprimé dans le sens vertical.

« Face longue, proéminente, avec des os malaires plats et fuyants, des maxillaires supérieurs dépourvus de fosses canines, et présentant la forme d'un museau. Orbites très grandes, rondes. Nez saillant, très large. Espace sous-nasal vaste.

« Mâchoire inférieure robuste, sans menton, à larges branches montantes, à région angulaire tronquée.

« Dentition volumineuse; morphologie des arrière-molaires ayant conservé des traits primitifs.

« Colonne vertébrale et os des membres présentant de nombreux caractères pithécoïdes et dénotant une attitude bipède ou verticale moins parfaite que chez les hommes actuels. Jambes très courtes.

« Capacité encéphalique moyenne, d'environ 1.400 centimètres cubes. Conformation cérébrale présentant de nombreux caractères primitifs ou simiens, notamment dans la grande réduction relative des lobes frontaux et le dessin général des circonvolutions. »

Ce type est très différent non seulement des races modernes dites supérieures, mais des classes les plus basses, telles que celles des Esquimaux, des Fuégiens, des Boschimans, des Pygmées, africains ou asiatiques, des Veddahs, des Polynésiens, Mélanésiens, Australiens, etc. . .

Tels sont les types humains les plus primitifs dont nous ayons connaissance; puis vient la série des squelettes accompagnant les industries aurignacienne et magdalénienne: ils sont beaucoup plus rapprochés des nôtres et appartiennent sans nul doute à l'*Homo Sapiens*, de même que les négroïdes des Grottes de Grimaldi, dont les gisements ont été observés avec tant de soin et de perspicacité par M. de Villeneuve.

Il est inutile de nous étendre plus longuement sur les caractères de ces races primitives; mener plus loin l'exposé serait entrer

dans des détails ostéologiques qui fatigueraient le lecteur. Qu'il suffise de savoir que, dès les débuts des temps quaternaires, il a existé dans l'occident de l'Europe plusieurs races humaines à peu de chose près contemporaines, sinon vivant côte à côte.

Au fur et à mesure que nous avançons dans les temps quaternaires, les découvertes de squelettes se font de plus en plus nombreuses, et les races se multiplient, montrant que, dès les origines auxquelles nous pouvons atteindre, la population de nos contrées était déjà très mélangée. Nous sommes bien loin encore d'avoir découvert toutes les variétés d'hominien quaternaires de l'occident de l'Europe et, déjà, cependant, nous pouvons distinguer les races de Grimaldi, de Cro-Magnon, de la Chancelade, hommes dolichocéphales; et c'est à la fin du pleistocène seulement que nous voyons paraître des populations brachycéphales, peu avant le passage des industries archéolithiques à celles du néolithique, par l'intermédiaire des formes mésolithiques. C'est le monde moderne qui s'affirme alors.

L'homme appartient-il à la classe zoologique des primates? Le singe et lui ont-ils eu un ancêtre commun? Les données de la paléontologie, de la zoologie et de la biologie, appliquées à d'autres groupes animaux, portent à le croire, en font une presque certitude; mais, jusqu'à ce jour, aucune preuve matérielle irréfutable n'est venue transformer en évidence cette hypothèse très rationnelle. Car, si nous sommes pauvres en documents relatifs aux hommes primitifs, nous ne le sommes pas moins en ce qui concerne les simiens, et cette pénurie de renseignements, très défavorable aux études comparatives, laisse dans le doute.

Le primate, être le plus élevé parmi les mammifères, se distingue des autres animaux par le développement de son cerveau et par les grandes dimensions de sa boîte cérébrale, parce que ses membres antérieurs sont adaptés à la préhension et terminés par des mains à ongles plats; il est également remarquable par sa dentition omnivore et la position pectorale de ses mamelles.

Cette définition, comme on le voit, s'applique aussi bien à l'homme qu'au singe; cependant les hominien diffèrent des primates par des caractères précis. Chez les Primates, les bras sont

plus longs que les jambes et le cerveau est relativement peu développé, chez les lémuriens, les orbites sont incomplètement fermées, et, chez tous les singes les pieds sont prenants. Seuls de tous les simiens, les Anthropomorphes (Chimpanzé, Gorille, Orang, Gibbon) n'ont pas de queue, les Cynomorphes (Cynocéphales, Macaques, Cercopithèques, Semnopithèques) en sont pourvus. Les Sébiens (Sapajous, Sajous, Atèles, Hurlleurs, Sakis) ont trente-six dents dont trois prémolaires, alors que les Hapalidés ou Arctopithèques (Ouisititis, Tamarins) en ont trente-deux, mais sont pourvus de griffes au lieu d'ongles plats, aux mains. Les singes de l'ancien monde ont comme l'homme trente-deux dents.

A ces différences il convient d'ajouter, pour chacun des groupes, une foule de caractères ostéologiques, de particularités dans la manière de marcher, de se tenir, etc. . . .

Les singes modernes, bien qu'étant de tous les animaux celui qui se rapproche le plus de l'homme, en sont encore fort éloignés, quand nous mettons en parallèle les simiens et les hominiens de notre époque. Si les divergences doivent s'atténuer, c'est assurément dans les fossiles des temps qui ont précédé les nôtres que les preuves en doivent être trouvées.

« Les précurseurs du grand groupe des Primates, dit M. Boule, nous apparaissent, dans l'Amérique du Nord, presque au début de l'ère tertiaire, vers la base de l'éocène, en même temps que les archaïques représentants d'autres ordres de mammifères; mais ce ne sont encore que des formes généralisées, se distinguant mal de quelques groupes voisins, surtout des insectivores. » Dans l'éocène moyen de la même région, les premiers Lémuriens se montrent tendant vers les types actuels, et ces Lémuriens nous les retrouvons très caractérisés dans le vieux monde à partir, également, de l'éocène moyen, alors qu'en Égypte, au Fayoum, on a découvert des restes de Primates.

Le miocène nous montre à Sansan des singes voisins des Gibbons; en Toscane, des formes rappelant les Cynocéphales, et le Dryopithèque de Saint-Gaudens, pris d'abord pour un animal très voisin de l'homme, a été reconnu plus tard comme fort inférieur aux anthropoïdes actuels. Quant au *Mesopithecus Pentelici*, de Pikermi, c'est un Macaque par ses membres, un Semnopithèque par ses dents.

Aux Indes les singes fossiles sont nombreux; mais le Sivapi-

thèque dont Pilgrim faisait un hominien, connu seulement par quelques fragments, possède des canines de vrai singe anthropoïde.

Dans le pliocène, on rencontre bon nombre de restes de singes, mais ces animaux se rapprochent de plus en plus des genres actuellement vivants, au fur et à mesure qu'on se rapproche des temps modernes. Quant au pleistocène il est d'une pauvreté désolante en restes de simiens, et le peu qu'on connaît de ce groupe ayant vécu dans les temps quaternaires nous reporte aux formes de la faune actuelle.

Ainsi notre documentation sur les primates fossiles, c'est-à-dire sur le groupe des simiens qu'on suppose être le plus voisin de celui des hominiens, est tout à fait misérable, et c'est à la faune moderne que nous devons encore recourir pour chercher à reconnaître des liens de parenté.

Dans cet ordre d'idées, la découverte qui a fait le plus de bruit est sans contredit celle du Pithécanthrope de Java. Elle se composait seulement d'une calotte cranienne, d'un fémur et de deux dents.

Malgré l'insuffisance de ces matériaux, l'auteur de la découverte, Eugène Dubois, créa le genre et l'espèce *Pithecanthropus erectus* dont il donne la description suivante :

« Crâne beaucoup plus volumineux (en valeur absolue et relativement à la masse du corps) que chez les grands singes, moins volumineux, cependant, que chez les hommes ; capacité cérébrale égale aux deux tiers environ de celle de l'homme. Inclinaison du plan nuchal de l'occipital beaucoup plus forte que chez les grands singes. Dentition différente de celle de ces derniers, quoique de conformation archaïque. Fémur aux dimensions humaines et disposé pour la marche en station verticale. »

Le gisement de ce fossile est attribué au terrain pliocène supérieur. Ces ossements ont été découverts disséminés dans les alluvions, par suite il n'est pas certain qu'ils aient appartenu au même individu. Quant à la calotte cranienne qui est incomplète, elle oblige à formuler de sérieux doutes quant aux déductions qu'on a cru pouvoir tirer de sa capacité et de sa forme.

Somme toute, cette calotte cranienne est celle d'un grand singe et le fémur est celui d'un hominien. Peut-être nous trouvons-nous là, comme à Piltdown, en présence d'un être composite, reconstitué

à l'aide d'éléments étrangers les uns aux autres, n'appartenant même pas à un même genre zoologique.

« A n'envisager que le document le plus important, dit M. Boule, il est incontestable que cette calotte prend place exactement, je dirai presque immédiatement entre celle d'un grand singe, comme le Chimpanzé, et celle d'un homme aux caractères archaïques, tel que l'homme de Néanderthal. »

Dubois fait du Pithécantrope un ancêtre de l'homme, la plupart des naturalistes le considèrent comme appartenant à une ramification de notre ascendance, et M. Boule le place dans une branche éteinte des singes anthropomorphes. Cette dernière opinion semble être la plus acceptable.



Comme on le peut voir par les lignes qui précèdent, les matériaux dont nous disposons pour l'étude comparative des simiens et des hominiens sont d'une pauvreté déplorable. A peine connaissons-nous quelques squelettes isolés de l'homme et du singe fossiles ; la plupart du temps notre documentation ne porte que sur des fragments dont les caractères zoologiques sont souvent discutables, et dont l'interprétation ouvre la porte à la fantaisie. Ce que nous savons de l'homme appartient à l'homme et ce que nous connaissons des singes est nettement simien. Entre les deux branches plane le doute.

Certes, si nous envisageons les lois de la zoologie dans leur ensemble, nous pouvons prévoir qu'un jour viendra où l'on trouvera la liaison entre les deux groupes, où les diverses branches de l'arbre généalogique viendront se souder au tronc. Mais, où est cette soudure ? à quelle époque géologique est sorti de l'écorce du tronc ce petit rameau qui allait devenir la tige principale ? nous ne pouvons l'imaginer.

Qu'est l'homme de Néanderthal, par rapport à cette longue lignée d'êtres qui sont allés en se perfectionnant graduellement au cours des millénaires, des dizaines, des centaines peut-être de milléniums ? Cet homme n'est que l'un des derniers termes de cette grande série, un terme plus ancien que nous, mais cependant bien récent, et les autres squelettes des temps quaternaires, ceux des artistes des cavernes, des chasseurs de chevaux, de bisons et

de rennes, sont, au point de vue physique, plus près de nous encore. Que nous sommes loin de ces êtres dont nous soupçonnons seulement l'existence, de l'*Homo stupidus*, de l'*Homo alalus* ! « A l'heure actuelle, dit Deniker dans l'introduction de son livre *Les races et les peuples de la Terre*, nous sommes réduits aux hypothèses, sans avoir un seul fait positif pour la solution du problème. »

Aux temps où vivaient les premiers hommes dont nous possédons des restes fossilisés, les races étaient déjà multiples. Devons-nous attribuer ces différences à l'atavisme, et admettre que les origines de l'homme sont multiples ? Devons-nous, au contraire, n'y voir que le résultat de transformations causées par le climat, par l'ambiance dans laquelle chacun des groupes a vécu ? Dans l'un et l'autre cas, la juxtaposition des hominiens de caractères divers, dans la même région, oblige à mettre sur le compte des migrations ce mélange ; car, dans la faune actuelle, les groupes zoologiques sont rarement confondus, les bovidés, entre autres, vivent suivant leurs espèces dans des cantons différents et c'est, semble-t-il, l'ambiance de ces cantons qui, tout en respectant certains caractères ancestraux, a créé les formes spéciales.

Pour l'homme il en a été forcément de même que pour les animaux, surtout à l'époque de l'*Homo stupidus*, alors que l'hominien n'était pas encore assez développé au point de vue intellectuel pour être à même de lutter contre les éléments, et qu'il devait alors, comme les autres animaux, se plier à leurs volontés.

Le mélange des races implique la migration et la migration ne peut se faire sans conquête du plus fort sur le plus faible. Là, deux puissances sont en jeu, celle des forces physiques et celle de l'ascendant intellectuel : fatalement c'est ce dernier qui devait dominer un jour ; mais le premier a pu, a dû triompher en mainte occasion ; et, dans ces mouvements dont nous avons les preuves, il s'est opéré des mélanges, les vaincus n'ont pas cessé d'exister, leurs maîtres se sont croisés avec eux, alors que l'ancienne race pure ne s'éteignait que peu à peu.

Quand je dirigeais les fouilles de Suse, il m'est arrivé fréquemment de rencontrer parmi mes ouvriers indigènes des individus offrant tous les caractères physiques de ces Élamites dont je rencontrais les effigies sur les bas-reliefs que mes travaux mettaient à jour ; et ces descendants des Élamites parlaient la langue arabe, professaient la religion musulmane et, quant aux mœurs, ne diffé-

raient en rien de leurs compatriotes Sémites. Plus de trois mille ans se sont écoulés cependant depuis l'époque où le royaume d'Élam disparaissant, sa population s'est trouvée disséminée, mélangée à ses voisins, Sémites et Iraniens.

De tout temps l'homme a été une valeur, tout comme le bœuf ou le cheval, et l'histoire nous enseigne que les exterminations, presque toujours incomplètes d'ailleurs, ne sont qu'un cas particulier, qu'une exception, le vaincu devenait esclave et suivait les destinées de son maître, l'accompagnait dans ses migrations. Qui nous dit que les Négroïdes des cavernes de Menton ne sont pas des esclaves venus de très loin, des gens n'ayant rien de commun avec la population des pays dans lesquels leurs ossements sont restés ? Qui nous prouve aussi que ce ne sont pas eux les véritables autochtones, et que les autres dolichocéphales de nos pays ne sont pas des étrangers ?

Dès que nous apparaissent les traces de l'homme, nous constatons des mouvements multiples, très considérables, comme intensité, comme distances parcourues et, avec l'aurore de l'histoire, ces mouvements se caractérisent, se précisent de telle sorte que nous sommes à même de retrouver, en partie du moins, les éléments constitutifs de la population d'un pays.

En France, par exemple, abstraction faite des restes des populations préhistoriques, nous reconnaissons historiquement la présence dans le sang d'éléments celtes, ligures, ibères, latins, germaniques (Goths, Vandales, Lombards, Francs, etc...) arabe, anglo-saxon, scandinave, influençant à un degré plus ou moins élevé les diverses provinces, sans compter les intrusions sporadiques comprenant toutes les races du monde venues par l'esclavage, par les relations commerciales avec les diverses parties du globe, par les guerres et mille autres raisons encore ; en sorte que l'origine d'un Français est bien difficile à préciser par l'examen physique de son corps, et que les exceptions sont innombrables.

Il se peut que dans les temps très anciens, tels que ceux du quaternaire, les mélanges aient été moins compliqués, mais il serait enfantin cependant de nier leur existence : aussi est-il fort imprudent de généraliser les données fournies par des témoins isolés de ces époques.

En zoologie, l'espèce vraiment scientifique ne s'établit pas sur un seul individu, parce que cet individu peut être une exception,

une monstruosité. Il faut un grand nombre de spécimens possédant tous les mêmes caractères communs. Toutefois, en paléontologie, souvent doit-on, par suite de la rareté des spécimens, se contenter d'un seul exemplaire, quelquefois même de simples fragments ; mais la valeur scientifique de ces espèces est fréquemment sujette à caution, et il n'est pas rare que la découverte d'individus mieux conservés ou plus complets vienne obliger à des modifications dans la détermination.

En ce qui concerne les hominiens, et en général tous les grands mammifères qui tiennent la tête des séries zoologiques, on ne saurait être trop prudent, en raison des conséquences que peut entraîner une erreur. L'analyse sévère que M. Boule fait subir à chacune des découvertes nous est une très sérieuse garantie pour tous les faits scientifiques dont il admet la valeur.

* * *

Il faut avouer, pour conclure, que nous ne possédons pas encore de données positives suffisantes, tant sur l'homme que sur les simiens, pour être autorisés à rattacher les hominiens aux primates, bien que nous y soyons portés par mille raisons d'ordre général, zoologiques et biologiques. Nous entrevoyons bien, il est vrai, dans ses grandes lignes, la généalogie de nos ancêtres ; mais ne prétendons pas à l'exposer dès aujourd'hui sous un jour scientifique, ce serait aller trop vite en besogne. Attendons que de nouvelles découvertes soient venues nous apporter des documents nombreux et probants ; car peut-être devons-nous alors modifier du tout au tout notre manière de voir. Nous ne pouvons pas préjuger de ce que donnera, à ce point de vue, l'exploration des parties de la croûte terrestre émergeant encore aujourd'hui et demeurées vierges de toutes recherches, nous ne pouvons nous faire aucune idée de ce que renferment les continents disparus depuis que l'homme s'est montré sur notre globe. N'oublions pas que la paléontologie humaine est encore au berceau.

J. DE MORGAN.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE FÉVRIER 1920

L'Histoire dans le monde en ruines : Leçon d'ouverture du cours d'Histoire moderne à l'Université de Strasbourg, par LUCIEN FEBVRE.

Introduction à une Histoire Universelle, par HENRI BERR.

Les influences ethniques dans la religion grecque : Essai d'application de la méthode ethnologique à l'histoire religieuse, par G. POISSON.

Quelques réflexions sur la méthode à adopter pour étudier l'Histoire du XVIII^e siècle en France, par L. LÉVY-SCHNEIDER.

PROGRAMME D'UNE BIBLIOGRAPHIE SYNTHÉTIQUE

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

« In memoriam » (H. B.).

Notes de lecture. — Quelques Biographies. Le problème des publications bibliographiques (H. B.; J. MORIZE; L. VILLAT; G. WEILL; G. ASCOLI).

La Vie scientifique.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'AVRIL-JUIN 1920

Un théoricien de l'Histoire. — Paul Lacombe, l'homme et l'œuvre, par HENRI BERR.

Les influences ethniques dans la religion grecque : Essai d'application de la méthode ethnologique à l'histoire religieuse, II, par G. POISSON.

Les caractères généraux de l'Art russe, par LOUIS RÉAU.

REVUES CRITIQUES

Les rapports entre la Magie et la Religion, à propos de deux livres récents, par PAUL MASSON-OURSSEL.

Ossian en France, d'après M. Van Tieghem, par GEORGES ASCOLI.

Principaux ouvrages récents de Littérature générale et comparée, par P. VAN TIEGHEM.

La méthode en Histoire de l'Art, à propos d'un livre récent, par LOUIS HAUTECEUR.

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

La dépopulation et l'Histoire (VICTOR CHAPOT).

Trois publications sur l'Histoire de l'Inde (P. MASSON-OURSSEL).

Un portrait du président Wilson (R. PRUVOST).

Notes de lecture (P. MASSON-OURSSEL, V. CHAPOT, G. HUISMAN, MARC BLOCH).

La Vie scientifique.

Tables du tome XXX.

AVIS

Toute réclamation relative à un numéro non parvenu devra être faite, au plus tard, quinze jours après la réception du numéro suivant.

La *Revue de Synthèse historique* paraît tous les deux mois. Les numéros portent les dates de Février, Avril, Juin, Août, Octobre, Décembre. Ils paraissent respectivement en Mars, Mai, Juillet, Octobre, Novembre, Janvier.

La *Revue de Synthèse historique* forme deux volumes par an, grand in-8°.

L'abonnement est de **25 francs** pour la France et de **30 francs** pour l'Étranger. Il part de Février ou d'Août. — Le prix du numéro est de **5 francs**.

Les numéros 10, 20, 21, 29 et 30 ne sont plus vendus séparément.

Les années 1, 3, 6 et 7 sont vendues au prix de l'abonnement; les années 2, 4 et 5 sont portées à **18 francs**.

La collection des trente premiers volumes est cédée aux abonnés nouveaux au prix de **215 francs**. Il ne reste qu'un petit nombre de collections.

NUMÉROS SPÉCIAUX

<i>L'Allemagne</i> , n° 44.....	3 fr. »		<i>La Russie</i> , n° 71.....	4 fr. 50
<i>L'Angleterre</i> , n° 49.....	3 fr. »		<i>L'Histoire de l'Art</i> , n° 82...	5 fr. »
<i>L'Italie</i> , n° 57.....	4 fr. 50		<i>Les États-Unis</i> , n° 85-87....	15 fr. »

PREMIÈRE TABLE DÉCENNALE (1900-1910)

Par ANDRÉ FRIBOURG

Un volume grand in-8° de 114 pages, **5 francs** (**3 francs** pour les abonnés de la *Revue*).

PUBLICATIONS DE LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE

LES RÉGIONS DE LA FRANCE

- I. *La Gascogne*, par L. BARRAU-DIPIGO, biblioth. à la Sorbonne, précédé d'une Introd. générale par Henri BERR, directeur de la *Revue de Synthèse historique* 3 fr. »
- II. *Le Lyonnais*, par CHARLÉTY, recteur de l'Université de Strasbourg 2 fr. »
- III. *La Bourgogne*, par A. KLEINGLAUSZ, professeur à l'Université de Lyon 3 fr. »
- IV. *La Franche-Comté*, par L. FEBVRE, prof. à l'Université de Strasbourg 3 fr. »
- V. *Le Velay*, par Louis VILLAT, professeur au lycée de Nantes 3 fr. »
- VI. *Le Roussillon*, par Joseph CALMETTE, professeur à l'Université de Toulouse, et Pierre VIDAL, bibliothécaire de la Ville de Perpignan. 3 fr. »
- VII. *La Normandie*, par Henri PRENTOUT, professeur à l'Université de Caen 4 fr. 50
- VIII. *La Lorraine*, par PFISTER, anc. prof. à la Sorb., doyen à l'Univ. de Strasbourg. 4 fr. 50
- IX. *L'Île-de-France (Les pays autour de Paris)*, par Marc BLOCH, professeur à l'Université de Strasbourg 4 fr. 50

« Le plan de ces monographies est bien simple : une bibliographie raisonnée des sources manuscrites et des ouvrages imprimés, un exposé des résultats acquis et des principaux desiderata. La grande compétence spéciale des auteurs rend ces études extrêmement précieuses... » (*Revue Historique*, n° 173, p. 124.)

ARCHIVES, BIBLIOTHÈQUES, MUSÉES

L'Organisation des Musées, par L. BÉAU, ancien directeur de l'Institut français de Pétersbourg 2 fr.

L'Organisation des Bibliothèques, par V. CHAPOT, docteur ès lettres, docteur en droit, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève 2 fr. 50

Les Études relatives à l'Histoire économique de la Révolution française (1789-1804), par P. BOISSONNADE, professeur à l'Université de Poitiers. 5 fr.

Les Études relatives à la période du « Risorgimento » en Italie, par Georges BOURGIN, ancien membre de l'École française de Rome, archiviste aux Archives Nationales. 3 fr. 50

Les Études relatives à l'Histoire économique de l'Espagne et leurs résultats (des origines à 1453), par P. BOISSONNADE, prof. à l'Univ. de Poitiers. 4 fr. 50

Répertoire méthodique pour la Synthèse historique (*Théorie et Méthodologie, Histoire et Enseignement de l'Histoire*), année 1901, publié avec une Introduction par H. BERR, doct. ès lettres, direct. de la *Revue de Synthèse historique*, avec le concours de F. CARON, archiviste paléographe, et Fr. SIMIAND, agrégé de philosophie. 2 fr.